



# Wittgenstein et Quine sur le langage comme usage

Hamdi Mlika

Université de Kairouan

La question du langage est le point de rencontre de toutes les théories philosophiques (à travers toute l'histoire de la philosophie) et je n'exagère en rien en disant que les aspects problématiques d'une telle question représentent aujourd'hui un intérêt commun entre toutes les traditions intellectuelles et les disciplines scientifiques.

En effet, la question du langage ouvre sur une mise en place d'un espace d'intersection entre les différentes approches analytiques, phénoménologiques, logiques, linguistiques (et bien d'autres domaines encore) en philosophie. La recherche d'une langue idéale s'inspirant du mode de construction des langages logico-mathématiques symboliques était décisive (au moins à l'époque où on voyait naître la philosophie dite analytique de Frege et de Russell). La philosophie du langage a subit de plein fouet l'influence directe d'une telle recherche ou d'une telle ambition : il était avant tout question de dépasser le langage ordinaire, trompeur par définition et le mesurer à un langage artificiel. Mais, à côté de ces exigences syntaxiques et sémantiques propres à la logique mathématique moderne, d'autres exigences s'étaient fait sentir et qui avaient plutôt trait aux situations d'utilisation du langage ordinaire et à ses fonctionnalités. La philosophie du langage moderne est une quête d'une mise en formule théorique correcte de ces deux ensembles d'exigences en tant qu'ils sont essentiels pour une bonne compréhension du mode de fonctionnement du langage et de la nature de ses relations à la réalité.

Les philosophes du langage (ou les philosophes tout court) se sont occupés de cette question dans le but de proposer une théorie adéquate qui harmonise les aspects syntaxico-sémantiques des langages tels qu'ils sont construits par les logiciens-mathématiciens et les aspects fonctionnels propres à des langages en exercice dans la vie.

Dans ce contexte, Wittgenstein apparaît comme un témoin paradigmatique de cette situation. Plaidant la continuité entre le 1<sup>er</sup> Wittgenstein et le second, nous pouvons dire que la philosophie wittgensteinienne du langage

est une mise au jour de cette ambition qui consiste à réunir au sein d'une même théorie philosophique des exigences liées au type d'analyse logique et des exigences liées à l'utilisation du langage. Cette théorie trouve en effet dans la notion de jeu de langage son point culminant.

Or, cette théorie qui tient compte à la fois d'un langage idéal réglé et de sa fonctionnalité dans la diversité de ses usages, ne peut être pleinement comprise dans sa particularité que si nous la comparerions au type d'analyse que nous trouverons dans la philosophie quinéenne du langage et dans sa théorie (négative) de la signification.

Pourquoi comparer Wittgenstein à Quine sur ce point précis ?

Mon hypothèse consiste à montrer que derrière la ressemblance apparente entre Quine et Wittgenstein sur la question du langage comme usage, se cachent des différences essentielles. Mon but c'est de pointer vers le contraste susceptible d'exister entre une conception normative de l'usage du langage (le cas de Wittgenstein) et une conception comportementale (le cas de Quine).

La question que je voudrais poser ici est la suivante :

Si Quine et Wittgenstein essaient d'analyser la signification en recourant à la notion d'usage, ce recours s'effectue-t-il selon les mêmes termes ?

Alors que Wittgenstein, identifie la signification d'une expression à son usage pour aboutir au concept de jeu de langage qui implique avant tout le fait d'obéir à des règles dans des situations de vie réelle, Quine développe ses fameux arguments sur l'indétermination de la traduction et de la signification pour construire non pas une théorie de la signification mais plutôt une théorie behavioriste de l'apprentissage et de l'usage du langage. Un présupposé demeure cependant commun à Quine et à Wittgenstein : le rejet de la signification comme concept mentaliste. Ni Quine ni Wittgenstein n'ont pour ambition de construire une théorie systématique de la signification. La définition de la signification comme usage veut dire avant tout le rejet de toute compréhension de la signification comme état mental inné ou comme processus mental dans l'esprit.

Comment s'exprime donc le slogan « La signification c'est l'usage » dans le cas de Wittgenstein ? et comment s'exprime-t-il dans le cas de Quine ? Et quelle conclusion philosophique pourrions-nous tirer du fait que derrière la similitude des approches de Quine et de Wittgenstein subsumées sous ce slogan général, se cachent des différences fondamentales.

## **1. Wittgenstein sur le langage comme usage**

La maturité philosophique de Wittgenstein telle qu'elle se manifeste dans *Les Investigations* prend forme sur la base d'une reconsidération du *Tractatus*.

Qu'elle était la position de Wittgenstein dans le *Tractatus* ? Le langage avait en quelque sorte une essence unique dotée d'une logique

« singulière » que nous pouvons élucider par le biais d'une analyse de la relation de structure entre le langage et le monde, complétée par une mise au clair de cette relation décrite dans les termes d'une image. Dans *Les Investigations*, Wittgenstein reconsidère cette position. On est loin de la thèse selon laquelle le langage possède une essence unique. Le langage est plutôt saisi comme une variété de pratiques et d'utilisations langagières. On est loin aussi de la thèse selon laquelle notre langage est doté d'une logique unique, puisque chaque utilisation entraîne sa propre logique. Entre le *Tractatus* et *les Investigations*, le concept de signification est donc reconsidéré. Il n'est plus posé dans les termes d'une relation de dénotation entre les expressions et leurs références du type suggéré par le *Tractatus*, c'est-à-dire dans les termes d'une relation d'image entre les propositions (les noms) et les faits. La signification d'une expression devient dorénavant son usage. Que signifie donc pour Wittgenstein la position de la signification comme usage ?

Pour Wittgenstein des *Investigations*, le langage cesse d'être une chose uniforme. Complétude et autonomie, deux traits du langage caractéristiques de la conception pré-wittgensteinienne, tombent à plat. Le langage n'étant ni complet ni autonome, la signification de ses expressions devient tributaire de son usage au sein d'une multiplicité de pratiques et d'activités en dehors desquelles il lui serait impossible de se constituer et de se composer. Il ne peut être saisi de façon indépendante de ces activités, de ces pratiques et de ces comportements. Le langage n'est pas en vérité indépendant des activités humaines, de notre comportement, de notre travail, du monde dans lequel nous vivons : il ne peut en aucune façon être saisi systématiquement mais en tant que faisant partie de la constitution des situations et des formes de vie. Le langage est donc une variété d'activités différentes, et nous l'utilisons pour donner des ordres, poser des questions, affirmer, nier, etc., pour assumer différentes activités que Wittgenstein appelle des jeux de langage. Le langage se pose donc comme une collection dynamique d'activités réductibles à des jeux de langage, et ceci veut dire qu'il est dépossédé de toute « essence » singulière susceptible d'être fixée dans une théorie systématique unique. Comprendre un langage c'est comprendre son mode de fonctionnement qui ne peut être possible que sur la base d'une reconnaissance de sa multiplicité et de sa variété. Dans ce contexte et par opposition à la démarche suivie dans le *Tractatus*, la signification d'une expression n'est plus la dénotation d'un objet mais son usage. La signification d'une expression c'est son usage dans la variété des jeux de langage. C'est bel et bien le sens de la fameuse phrase de Wittgenstein dans les *Investigations*<sup>1</sup> qui dit que la signification d'un mot c'est son usage dans le langage.

Le modèle « dénotatif » et les définitions ostensives sont rejetés par Wittgenstein et ne peuvent pas servir de paradigme pour démontrer

---

<sup>1</sup> Les *Investigations*, p. 43.

comment le langage, dans son ensemble, est acquis, appris, et comment il fonctionne. En outre, le but ultime de Wittgenstein par le biais de cette nouvelle analyse du mode de fonctionnement du langage qui le distancie de la théorie entreprise dans le *Tractatus*, n'est pas de déployer une théorie systématique de la signification comme usage. Il n'y a pas une théorie de la signification comme usage dans les *Investigations* ou dans les autres écrits post-*Tractatus* de Wittgenstein : les usages des expressions sont aussi variés que les jeux de langage eux-mêmes dans lesquelles ces usages apparaissent. Il est exclu qu'une théorie singulière soit en mesure, soit capable de capturer toute la variété de ces usages. Non seulement la compréhension d'un langage donné implique la variété de ses usages dans les contextes multiples des jeux de langage, mais sa maîtrise aussi. En effet, la maîtrise d'un langage quelconque consiste en premier lieu dans le fait d'être capable d'employer ses expressions dans les différents jeux de langage auxquels elles appartiennent. Il faut insister sur le point crucial suivant : le slogan « la signification c'est l'usage » ne doit pas être tenu, dans le cas de Wittgenstein, pour une définition du concept de signification. Il faut saisir ce concept en étroite relation avec ce que Wittgenstein laisse entendre à propos de l'acte de comprendre : il ne s'agit pas d'un état ou d'un processus mental, mais comprendre c'est essentiellement maîtriser une technique ce qui, dans le lexique wittgensteinien ne veut rien dire de plus que suivre les règles d'usage des expressions.

Comprendre et connaître ne sont pas pour Wittgenstein des événements dans l'esprit : ce sont plutôt des capacités, des habiletés pratiques. C'est pour cette raison qu'il parle, en plus du terme d'usage, des fonctions des expressions et des propositions, de leurs objectifs et buts, de leurs rôles et de leurs emplois, etc. (Souvenons-nous de l'image de la boîte d'outils contenant des tournevis, etc.)

Malgré la reconsidération quasi-totale de ses vues telles qu'elles sont exposées dans le *Tractatus*, la conviction « négative » générale de Wittgenstein vis-à-vis de la philosophie non seulement ne change pas mais elle prend une allure bien plus sûre. En effet, alors que dans le *Tractatus* les problèmes de la philosophie apparaissent en raison d'une mauvaise compréhension de la logique de notre langage, Wittgenstein renonce dans les *Investigations* à toute tentative de construire une théorie systématique de ces problèmes : il vaut mieux les dissoudre, nous dit-il, que de les résoudre, puisque les problèmes de la philosophie n'apparaissent que lorsque le langage part en vacances. Quine pense en toute évidence que cet avis qui pose la philosophie comme une entreprise thérapeutique a ses limites<sup>2</sup>, mais ce n'est pas sur ce point que je compte comparer Quine et Wittgenstein,

---

<sup>2</sup> Le mot et la chose, p. 358 : « Suivant une doctrine de Wittgenstein, qui a eu beaucoup d'influence, la tâche de la philosophie n'est pas de résoudre des problèmes, mais de les dissoudre en montrant qu'en réalité il n'y avait pas de problèmes du tout. Cette doctrine a ses limites... »

mais sur le sens profond du concept de signification comme usage, sur ses présupposés et ses implications dans la théorie de l'un et de l'autre.

Wittgenstein identifie donc la signification d'une expression à son usage, ce qui va rendre le langage étroitement lié à l'action et à la vie. La signification d'une expression c'est donc son utilisation, mais, précise Wittgenstein, son utilisation selon des règles. Le langage comme usage aboutit au concept de jeu de langage qui implique la question des règles, leur apprentissage et leur utilisation dans les différents contextes. La nouvelle conception du langage chez Wittgenstein n'est plus réductible à la seule syntaxe logique. Le langage ne saurait être un simple système de signes assimilables à la langue. Pour comprendre une expression ou une phrase, il ne suffit pas de comprendre la langue, ni de prendre en compte l'activité mentale présumée de l'individu. C'est dans un tel contexte que Wittgenstein introduit le concept de jeu de langage : le langage présuppose jeux et formes de vie, événements et situations.

La valeur méthodologique et la portée instrumentaliste de ce recours à la notion de jeu de langage et de sa définition dans les termes des « formes de vie » sont indéniables. L'approche sémantique (si on veut toujours parler de sémantique wittgensteinienne) devient plus dynamique et surtout plus fonctionnelle : il est question désormais de décrire des situations conversationnelles et des pratiques contextuelles du langage dont la compréhension nous aide à saisir correctement les règles d'usage des expressions et des phrases dans leur ancrage dans un contexte et dans une culture. La notion de « jeu de langage » veut dire avant tout que la pratique du langage est étroitement liée à une façon de vivre, à une attitude dans la vie, à une forme de vie. Le langage est par essence une activité, et un comportement, mais une activité et un comportement gouvernés par des règles.

Comme le précise L. Linsky, dans son article publié dans *The Journal of Philosophy* (1957) intitulé : « Wittgenstein on language and Some Problems of Philosophy », « Dans ces descriptions, la conception du langage-outil ou instrument, est essentielle. Le jeu de langage est un tout, « composé de la langue et des actions en lesquelles elle se transforme ». Cette conception du langage-outil est totalement opposée à la conception antérieure présentée par Wittgenstein dans le *Tractatus*, selon laquelle le langage doit être considéré comme une peinture ou un miroir de la réalité. Une grande partie des *Investigations Philosophiques* est consacrée au remplacement de la théorie du langage-miroir par la théorie du langage-outil. « Le langage est un instrument ; Ses concepts sont des instruments » (Wittgenstein) ; Les instruments peuvent être classés selon leur méthode opératoire et selon les fonctions qu'ils permettent de remplir. La notion de sens d'une expression linguistique est remplacée par la notion d'emploi. »

## 2. Quine sur le langage comme usage

Quine approuve sans doute la démarche wittgensteinienne qui met l'accent plutôt sur l'usage au détriment de la signification dans la compréhension d'un langage (ou plutôt qui identifie la signification d'une expression à son usage dans un contexte particulier.), mais il semble être loin de partager le type d'analyse suggérée par Wittgenstein qui considère le langage comme un instrument, et qu'apprendre un langage c'est appliquer les règles de son utilisation en tant que tel. Aux yeux de Quine, il n'y a aucun espace intermédiaire entre les mots et les choses, et le monde dans sa réalité ne peut être considéré que de façon immanente au langage. La position du langage comme usage vient dans le cas de Quine au service d'un certain réalisme interne. La théorie quinéenne de la vérité comme immanence donne un coup d'arrêt décisif à toute conception qui stipule des entités intermédiaires entre les expressions du langage et les traits réels du monde. Comment Quine comprend-t-il donc le sens du terme usage ?

Quine saisit la dimension pragmatique du langage (sa position comme usage) dans des termes simplement behavioristes. L'usage ici est équivalent à un simple comportement verbal. Il est clair que cette saisie diffère de celle que nous avons trouvée chez Wittgenstein. Chez ce dernier, le terme d'usage ne signifie pas le simple comportement verbal mais plutôt une sorte d'activité gouvernée par des règles, par des normes, par des conventions. Pour parler dans un langage behavioriste, nous pouvons dire que le terme d'usage chez le philosophe autrichien renvoie à un comportement certes mais à un comportement dans lequel les normes standards sont correctement employées. Nous apprenons le langage lorsque nous aurons appris aussi les règles qui guident nos usages et permettent de dissocier entre les bons usages des mauvais. Ce point est loin d'être approuvé par Quine.

Prenons comme exemple le jeu d'échecs. Dans un tel jeu, l'utilisation d'une pièce ne consiste pas simplement dans la façon avec laquelle les gens la font bouger, mais plutôt dans la façon avec laquelle ils font ça correctement c'est-à-dire en accord avec les règles de son usage.

Pour Wittgenstein, apprendre un langage s'enracine en vérité dans une action qui consiste à s'entraîner à l'utiliser. A l'intérieur de la conception behavioriste, un tel apprentissage se résume en quelque sorte dans la mise au point d'un mécanisme causal en termes de conditionnement par stimulation : comment Wittgenstein explique-t-il la nature de cette relation de conditionnement entre un stimulus et une réaction dans le contexte de l'apprentissage des expressions d'un langage donné, de manière à s'en démarquer de la conception behavioriste du langage qu'il discute et récuse ? Pour reprendre l'illustration proposée par P. M. S. Hacker<sup>3</sup>, supposons que nous avons entraîné un chien à se comporter de telle ou telle façon en

---

<sup>3</sup> « Wittgenstein and Quine : Proximity at great distance », un article publié dans l'ouvrage collectif édité par Robert L. Arrington et Hans-Johann Glock, London : Routledge, 1996 : *Wittgenstein and Quine*.

réponse au stimulus d'un signe 'p'. Comparons maintenant (a) le signe 'p' signifie la même chose que l'ordre de faire tel et tel, et (b) le chien est tellement conditionné que l'occurrence du signe 'p' apporte tel et tel.

L'approche behavioriste du langage réduit l'explication donnée dans (a) à la description d'une réaction causale donnée dans (b). Mais (a) spécifie une règle ou une convention pour l'usage du signe 'p', une explication à l'intérieur du réseau des règles du langage. Alors que (b) décrit un mécanisme causal. La vérité de (b) est indépendante de la vérité de (a), et la règle est indépendante du comportement du chien. Un chien, peu importe le degré de son entraînement, peut se comporter de façon erronée. Or ce mauvais comportement qu'il est susceptible de faire est déterminé en référence à la convention sémantique (ou de signification) stipulée. Autrement, la signification que possède un signe serait toujours une affaire hypothétique de savoir quelle réaction entraîne-t-il, et il ne serait pas possible de déterminer sa signification en avance sur les conséquences comportementales de son usage d'une occasion à une autre.

Cette objection que Wittgenstein adresse à la conception behavioriste du langage s'applique-t-elle aussi à celle de Quine ? A cette question, la réponse de P.M.S. Hacker est affirmative. Ma réponse est que, même si nous pouvons qualifier la conception de Quine de behavioriste, il serait faux de l'identifier à une théorie causaliste du type décrite par Hacker comme étant la thèse que rejette Wittgenstein.

Peut-on dire pour autant que l'approche de Quine considère le langage comme étant, contrairement à Wittgenstein, dépourvu de toute normativité ? L'usage en tout cas n'est pas chez Quine tributaire à des règles qui distingueraient entre les usages corrects des expressions et les usages incorrects. On est à distance de la position de Wittgenstein, où la question des règles comme nous avons précédemment constaté, est d'une grande importance dans sa conception du langage comme usage. La signification est identifiée à l'action de suivre une règle, et loin d'être une entité mentale, elle est usage car elle se déploie dans une activité langagière et s'implique dans un jeu de langage et nulle part ailleurs. Pour sa part, Quine met à plat non seulement le mythe de l'intériorité (comme le fait très bien Wittgenstein selon Bouveresse) mais aussi le mythe de la signification. En effet, Quine dénonce avec la même force ce qu'il appelle le musée des significations immuables des phrases séparées de leurs contextes d'usage et la position qui considère le langage comme un simple instrument ou une simple technique. Du point de vue de Quine, la « naturalisation » du langage par le biais d'une description behavioriste de son acquisition sociale dans la communauté qui utilise ce langage, permet de répondre, de façon substantielle, à la question qui porte sur la nature de l'acte de connaître et l'acte de comprendre en tant qu'ils sont des tissus inextricable de faits et de sens.

Quine établit en vérité un lien indissociable entre la connaissance, le langage et le monde : nous parlons du monde en tant que « multitude

d'objets identifiables et discernables », et nous utilisons, pour nous référer à ces objets des termes généraux, des termes singuliers et des noms propres. Or, une simple analyse des modes linguistiques et des circonstances effectives de l'émergence de ces termes dans le comportement verbal pré-individuant (chez l'enfant) et individuant (chez l'adulte), montre au moins deux choses :

(1) d'abord, que ces termes, y compris ceux de masse, ne tiennent pas leurs significations du fait qu'ils réussissent ou non à nommer une référence objective, et (2) ensuite, qu'il est préférable, par conséquent, de les traiter simplement comme des phrases occasionnelles du genre : « Il pleut », « Il neige », ainsi de suite.

« C'est nous, écrit Quine, dans notre sophistication adulte qui reconnaissons que le mot 'lait' réfère à un objet, à une substance, quoi que nous soyons moins prêts à choisir un objet de référence pour 'Il pleut', etc. »<sup>4</sup>

Fusionnant ces deux résultats, Quine réduit tous les mots appris par une association directe ou indirecte avec les stimulations sensorielles à des phrases composées d'un seul mot dont la signification n'est pas tributaire d'un acte de nomination qui désigne une référence réelle. Le langage de telles phrases, même celles qui sont dites des phrases d'observation en raison de leurs liens explicites avec les stimulations sensorielles et la présence d'objets, n'est pas individuellement mais globalement référentiel. D'un autre côté, l'Être (au sens absolu) cesse de représenter un facteur essentiel dans la détermination du sens et de la vérité des phrases indépendamment d'un certain idiome linguistico-conceptuel, en-dehors d'une technique au sens de Wittgenstein. La phrase cesse, à son tour, de véhiculer sa vérité et son sens comme une sorte d'attribut propre qu'elle tiendrait de sa correspondance supposée avec une réalité foncièrement déterminée. Elle est dite vraie, et ayant un sens, non pas individuellement, mais « holistiquement », c'est-à-dire, en vertu de sa place dans une phrase plus longue et de son rôle systématique dans un contexte langagier ou une théorie donnée<sup>5</sup>.

Ainsi, du simple usage imitateur et pré-objectifiant des termes de masse et des noms singuliers, à la maîtrise des termes individuant, c'est-à-dire, les termes généraux qui divisent leurs références et tolèrent l'emploi des articles, se définit un mouvement systématiquement insécable qui va des choses aux mots et des mots aux choses.

Selon Quine, la phase initiale de l'usage du langage se divise en deux mouvements :

<sup>4</sup> Parler d'objets, dans *Relativité de l'Ontologie*.

<sup>5</sup> C'est le sens de la thèse de l'holisme sémantique chez Quine. L'holisme porte ici sur la signification d'une phrase. Mais il peut porter aussi sur une théorie ou un fragment de théorie. Dans ce cas, nous parlerons d'holisme épistémologique. Quine (1966), p. 42.



(1) Une première phase, où les termes utilisés par l'enfant sont de simples énonciations qui ne se distinguent pas du point de vue de leurs désignations. Exemples : « Mère », « rouge », « eau », etc. Pour l'enfant, tous ces termes sont du même type, et partagent, par opposition à ceux comme « cheval » une certaine simplicité sémantique<sup>6</sup>.

(2) Une deuxième, où l'usage du langage naturel est accompagné par l'élaboration d'un patron de comportement verbal ayant pour fondement une maîtrise partielle des termes individuants désignant des objets durables. L'enfant apprend ces termes en apprenant la force individuante incorporée à leur usage contextuel, et non pas la force explicative liée aux conventions et aux normes instaurées par la communauté à laquelle il appartient. Nous ne pouvons pas dire cependant que l'enfant a maîtrisé totalement ces termes en maîtrisant leur force individuante. Leur maîtrise totale dépend de l'acquisition de ce que Quine désigne comme le schème conceptuel des objets durables et récurrents<sup>7</sup>.

En effet, sans la maîtrise de ce schème, l'enfant peut toujours confondre des termes individuants avec des termes de masse, et peut ne pas distinguer nettement entre ce qui compte pour une pomme, par exemple, et ce qui compte pour une autre. L'enfant ne peut maîtriser totalement tout ça que s'il a déjà maîtrisé « le langage du même et de l'autre »<sup>8</sup>.

Dans les termes de l'approche behavioriste et acausaliste du langage chez Quine, l'usage du langage est donc relié à un usage sophistiqué du discours dans lequel figurent les particularités de l'appareil conceptuel et référentiel de ce langage, c'est-à-dire, les pronoms démonstratifs, les articles définis et indéfinis, les formes du pluriel, etc. Par conséquent, les termes individuants se distinguent des autres par la forme de leur acquisition et les conditions de leur maîtrise. En d'autres termes, la distinction dans le comportement verbal, entre un terme vrai d'un objet unique (terme singulier et nom propre), et un terme vrai de plusieurs objets (terme général à référence divisée), dépend de l'apprentissage des mécanismes de l'individuation. C'est grâce aux « pléonasmes » de l'identification que nous pouvons cadrer nos moyens ostensifs, acquérir l'objectivité de notre discours sur les choses, et distinguer entre les différentes sortes de termes. Sans le recours logique aux mécanismes de l'identité qui couvrent une sorte d'unité empirique et conceptuelle indécomposable caractéristique du langage, nous ne pouvons pas discerner, par simple ostension, les ambiguïtés liées à l'emploi de certains termes dont l'occurrence et la position grammaticale varient selon le contexte, ni découvrir les confusions et les formes défectueuses de

---

<sup>6</sup> Quine (1973), p. 55.

<sup>7</sup> Quine (1969), p. 20.

<sup>8</sup> Quine (1960), Traduction française, p. 172.

réification que certains de ces termes introduisent au cœur de ce qui est structurellement conceptuel dans le langage naturel et dans la logique. Ces mécanismes sont, en effet, indispensables, non seulement pour apprendre le langage à travers leur maîtrise contextuelle par l'enfant et leur usage « ontologisé » par l'adulte, mais aussi pour réorganiser l'ensemble de la connaissance, et simplifier les liens entre ses différentes parties moyennant la traduction de certains langages dans d'autres.

Nous voyons que la question du langage comme usage débouche sur un débat qui continue à faire rage entre les philosophes : le débat au sujet du réalisme. Quelle est la nature du rapport entre le langage et la réalité ? Est-il un rapport direct, radical, ou bien médiatisé par d'entités plus ultimes ? En quel sens le langage peut-il nous permettre un accès correct à la réalité du monde dans lequel nous vivons ? et biens d'autres questions encore.

Je pense que la comparaison que j'ai essayé de faire entre Quine et Wittgenstein peut nous aider à mieux spéculer sur ce débat qui est, me semble-t-il, au cœur de la philosophie analytique contemporaine en tant qu'elle revisite de façon critique et parfois révolutionnaire tout l'héritage de l'empirisme logique.

## **Bibliographie**

Arrington (Robert) et Glock (Hans-Johann) (1996): Quine and Wittgenstein, London : Routledge.

Linsky (L): « Wittgenstein on Language and some problems of philosophy ». The Journal of Philosophy (1957), p. 285-293.

Quine Willard Orman : (1953), From a Logical Point of View, Harper Torchbooks New York and Evanston, IL. Traduit sous la direction de S. Laugier, Paris, Vrin 2003.

\_\_\_\_ (1958), Methods of Logic, Routledge & Keagan Paul, London.

\_\_\_\_ (1960), Word and Object, MIT Press, Cambridge, MA, and London. Traduit par J. Dopp et P. Gochet, avant-propos de P. Gochet, Paris, Flammarion 1999.

\_\_\_\_(1966a), The Ways of paradox and Other Essays, New York : Random House

\_\_\_\_(1966b), Elementary Logic. Cambridge, Mass. : Harvard University Press .

\_\_\_\_(1969), Set Theory and Its logic. Cambridge, Mass.: Harvard University Press

\_\_\_\_(1970), Philosophy of Logic. Prentice-Hall, INC, London.

\_\_\_\_(1973), The Roots of Reference, La Salle: Open Court.

\_\_\_\_(1974), « First General discussion session », Synthese 27 pp. 481-508

- \_\_\_\_\_(1977), *Ontological Relativity And Other Essays*. Columbia University Press, New York 1969. Traduction française : *Relativité de l'ontologie et autres essais*. J. Largeault, Aubier-Montaigne, Paris 1977.
- \_\_\_\_\_(1981a), « What price Bivalence ? », *Journal of Philosophy*, Vol 78.
- \_\_\_\_\_(1981b), *Theories and Things*, Belknap Press/ Harvard University Press, Cambridge, MA and London.
- \_\_\_\_\_(1991) « Immanence and Validity », *Dialectica*, Vol 45, N° 2-3 p. 219-230.
- \_\_\_\_\_(1994), « Promoting Extensionality » *Synthese* 98/, pp.143-151.
- \_\_\_\_\_(1995), « Naturalism; Or, Living within one's means », *Dialectica* VOL 49. N° 2-4. pp. 251-261
- Wittgenstein (Ludwig) : *Le Tractatus logico-philosophicus*, Traduction française par G.G. Granger, Gallimard Paris, 1983.
- \_\_\_\_\_ *Philosophische Untersuchungen*, *Philosophical Investigations*, 2nd ed. Oxford: Basil Blackwell, 1958.
- The Blue and Brown Books*, Oxford: Basil Blackwell, 1958.